

Le croque-mort et le trader

Les indignés du canton de Vaud m'invitaient à une conférence sur la solidarité. Bien sûr, j'ai rappelé l'idée inspirée de *Soutra du Diamant*: « *La solidarité n'est pas la solidarité, c'est pourquoi je l'appelle la solidarité.* » Bref, nous ne pouvons pas nous figer dans la solidarité en nous regardant le nombril, fiers de nos actes altruistes. Il me semble qu'une

authentique générosité « s'oublie » dans le don, elle s'invente sans cesse sans tomber dans la complaisance ni dans la logique du donnant-donnant: « *Je t'aide gratuitement, mais gare à toi si tu ne me renvoies pas l'ascenseur.* »

Depuis peu, le handicap devient plus lourd: prendre une douche, écrire un mail, ranger ma chambre, tout cela bouffe une énergie considérable. Sur mon chemin, je peux compter sur deux nouveaux compagnons qui me donnent un sacré coup de main pour affronter, sans lutter, les barrières du quotidien...

Un croque-mort et un trader, voilà pour les étiquettes! La solidarité n'appartient à personne. Je suis étonné qu'accumulé à toutes sortes de problèmes, je n'ai pas trouvé nécessairement une oreille attentive chez ceux qui crient le plus fort contre notre société mercantile. Bref, avec un dynamisme et un franc-parler, le croque-mort et le trader me tirent au quotidien de l'embarras. D'abord, j'apprends à savoir demander. Je ne puis continuer à ce rythme, à nier mon besoin.

Ils m'invitent surtout à inventer un réseau solidaire pour être épaulé dans la durée.

J'ai aussi reçu une leçon. Être aidé pour la douche représentait à mes yeux le sommet de l'humiliation. Cela me rappelait la distance thérapeutique de l'institut et la honte de ne pas être comme les autres. En entrant dans la salle de bain, mon cœur battait fort. J'avais pourtant décidé d'en faire une occasion de me libérer de l'image de soi. Soudain, mon « aide » s'est mis nu et il me dit: « *Toi, qui dis toujours que tu es différent, vois bien que nous sommes tous pareils!* » Alors, j'ai ressenti qu'un pair prenait soin de mon corps comme il prenait soin du sien, qu'il n'y avait pas de honte ni d'abaissement à être aidé. Je me suis senti, à proprement parlé, lavé des blessures et des complexes engrangés depuis si longtemps. La douche a duré un quart d'heure, l'affaire était réglée, naturellement. J'étais un garçon comme les autres. Et ce que je redoutais tellement m'a considérablement libéré.

En parlant de solidarité, je songe à ce grain de folie que malheureusement ne peut connaître celui qui doit se réfugier dans la distance thérapeutique. Certes, ne généralisons pas la pratique, elle a œuvré dans un cas précis, mais rappelons-nous que tout acte comporte ses conséquences. Être lavé comme une bête en implique de cruelles. Plus que tout, aux côtés de mes amis, j'apprends une légèreté. La facilité que m'interdit le corps se découvre dans les éclats de rire, dans les plaisanteries et dans cette façon d'aider sans paternalisme. La solidarité c'est peut-être cela, ne pas se prendre au sérieux, ne pas se rire ni se distancer de la souffrance et de la difficulté de l'autre, mais s'en rapprocher ici et maintenant et sur la durée. Voilà l'exercice spirituel qui me guide: « *Quel acte puis-je accomplir pour soulager l'autre véritablement?* » ●



Alexandre Jollien est philosophe. Parmi ses ouvrages, *La Construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010). Il vient d'achever un *Petit Traité de l'abandon*, (Seuil, septembre 2012).